Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

75 | 1998

Statut de l'écrit et de l'écriture en anthropologie

Notes sur l'écriture monographique

Notes on monographic writing

Tiphaine Barthelemy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2635>

DOI : 10.4000/jda.2635

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1998

Pagination : 31-43

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Tiphaine Barthelemy, « Notes sur l'écriture monographique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 75 | 1998, mis en ligne le 01 décembre 1999, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2635> ; DOI : 10.4000/jda.2635

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

Notes sur l'écriture monographique*

Notes on monographic writing

Tiphaine Barthelemy

- 1 L'intérêt récent suscité, dans la profession, par l'écriture ethnographique peut apparaître comme le dernier prolongement d'une vaste entreprise épistémologique amorcée, dans les années soixant-dix, par un retour vers l'histoire de la discipline, puis vers ses méthodes. Après avoir resitué théories et concepts dans leurs contextes historiques, politiques, nationaux et coloniaux, c'est la fabrique même de l'ethnologie qui s'est trouvée soumise à un regard introspectif à travers, par exemple, la notion d'observation participante, à partir de laquelle ont été mises en avant la subjectivité de l'observateur et de ses interlocuteurs et leur incidence sur les résultats du travail de terrain. Rien d'étonnant dès lors qu'un certain nombre de chercheurs, aux Etats-Unis notamment, en soient venus à scruter la composition même des textes ethnographiques pour y mettre en évidence les stratégies discursives, les procédés rhétoriques, et les styles adoptés par leur auteur pour convaincre le lecteur. C'est ainsi que l'on a pu voir dans l'écriture, l'un des dispositifs majeur d'exercice de l'autorité en ethnologie (Clifford, 1983 : 87-118)¹ une autorité tenant moins à la force des arguments théoriques et des faits déployés qu'à l'art de mettre en scène la présence du narrateur dans la société concernée : « l'aptitude des anthropologues à nous persuader de prendre au sérieux ce qu'ils disent, écrit par exemple C. Geertz (1996), tient moins à l'apparence empirique et à l'élégance conceptuelle de leurs textes, qu'à la capacité à nous convaincre (...) que, d'une façon ou d'une autre, "ils ont vraiment été là-bas" ». Les remises en causes radicales souvent induites par ces questionnements ont laissé bon nombre de chercheurs perplexes, en Europe notamment². Elles n'en ont pas moins permis de faire émerger ce qui, dans les écrits ethnographiques, restait partiellement dans l'ombre, à savoir l'indissociabilité du fond et de la forme – des choses à dire et du langage susceptible de leur donner consistance. C'est ce que l'on tentera brièvement d'évoquer ici à partir du type d'écrit qui, sans doute, en est l'illustration la plus convaincante : la monographie.
- 2 Issue des partis théoriques et méthodologiques qui ont sous-tendu le développement de l'ethnologie depuis Malinowski, la monographie est, on le sait, l'étude exhaustive, à une échelle généralement microscopique, d'un groupe social ou culturel dans sa globalité. Elle

consiste aussi en un mode de présentation des données qui, associant étroitement description des faits particuliers recueillis sur le terrain et démonstration d'hypothèses plus générales, vise à restituer la cohérence de l'ensemble. Certaines monographies, plus que d'autres, ont pu afficher une ambition théorique élevée, mais toutes témoignent du souci de mettre en évidence les connexions unissant des faits en apparence disparates et de montrer, en somme, que dans la société, le quartier ou l'activité étudiée, tout se tient. On leur a, de ce fait, reproché d'imposer aux réalités observées un cadre et une cohérence qu'elles n'avaient pas forcément et de ne proposer ainsi qu'une vision fonctionnelle et atomisée des systèmes culturels et sociaux. Pourtant, la diversification contemporaine des modes d'enquête et d'analyse (Bromberger, 1987) n'empêche pas la monographie d'apparaître toujours aujourd'hui comme un genre de référence, tant elle constitue le type même de la démarche ethnologique, associant la quête minutieuse des faits les plus ténus à la découverte de lois générales (Zonabend, 1995 : 33-39). Il n'est dès lors pas sans intérêt de s'interroger sur l'écriture monographique, ce que je tenterai de faire ici, non pas de façon générale pour en dégager les standards³ mais plus concrètement à partir de trois ouvrages :

- celui de Robert Cresswell : *Une communauté rurale de l'Irlande* (1969), qui est caractéristique des monographies de communautés paysannes qui se développent à cette époque dans le domaine européen ainsi que du souci de minutie et d'objectivité dont elles témoignent ;
- celui d'Yvonne Verdier : *Façons de dire, façons de faire* (1979), qui m'a intéressée ici parce qu'il tranche avec l'écriture classique des monographies de village, du fait notamment de la façon dont il fait intervenir les interlocuteurs de l'ethnologue (Il ne constitue pas une monographie à lui seul, mais l'un des volets d'une vaste entreprise monographique, menée par quatre ethnologues dans un village du Châtillonnais) ;
- celui de Philippe Descola enfin : *Les lances du crépuscule* (1993) qui a délibérément renouvelé l'écriture de la monographie en s'inspirant des règles de la composition romanesque, tout en restant fidèle à une démarche marquée par le souci d'exhaustivité et de globalité⁴.

- 3 Il ne s'agit toutefois pas ici d'entrer dans les débats ouverts aujourd'hui par les écrits sur l'écriture, ni de poursuivre une « entreprise de révision »⁵. Plus prosaïquement, mon propos se bornera à examiner quelques questions pratiques, nées du désarroi d'étudiants confrontés, au retour du terrain, au problème de « la transformation du regard en langage »⁶. Comment éviter de réduire le foisonnement des observations recueillies à des généralités rassurantes pour, au contraire, en « faire surgir de l'inédit » ?⁷ Rien de tel, en la matière, que d'interroger les textes pour y déceler, à travers leurs compositions et leurs styles, à travers la manière dont s'articulent récits, descriptions et argumentations, les stratégies d'écriture de leurs auteurs. On peut se demander comment y apparaissent le chercheur et ses interlocuteurs, comment s'intègrent les propos tenus par ceux-ci. Comment la reconstitution de structures, économiques, sociales ou symboliques coexiste avec l'expression de la complexité et de la singularité des faits observés, ou, pour reprendre les termes de Descola, comment le « singulier » peut servir de « tremplin au général » ? (p. 438).

Des partis différents

- 4 A ces questions, les trois ouvrages apportent des éclairages très différents, ne serait-ce qu'en raison des contextes et des théories qui leurs sont sous-jacents. La monographie de R. Cresswell reflète bien, à cet égard, l'intérêt que l'on porte à l'époque aux techniques et

aux modes de production, tant dans les sociétés exotiques que dans les sociétés rurales, comme c'est le cas ici. L'écriture n'y apparaît que comme le moyen de transcrire des réalités qu'il s'agit de cerner au plus près, de la façon la plus objective possible. Le chercheur relègue dès lors sa propre personne dans l'avant-propos et son « cadre de référence conceptuel » dans l'introduction. Conscient que l'une comme l'autre ont « influencé la collecte des faits et l'observation des comportements sur le terrain » (p. 15), il entend « séparer les faits des analyses et des interprétations » (p. 157) : ces dernières ne seront jamais présentées sans les matériaux qui les fondent et qui, du même coup, peuvent aussi permettre de les réfuter (p. 158). Mais le propos théorique est destiné à un autre ouvrage : il s'agit ici de produire un « document brut » (p. 157) susceptible d'être l'objet d'utilisations différentes par d'autres chercheurs.

- 5 Les partis pris théoriques sont moins affirmés, mais le travail d'écriture est au contraire central dans les deux ouvrages suivants, explicite chez P. Descola, qui en expose les ressorts dans son épilogue, implicite chez Y. Verdier qui écrit, il est vrai, 15 ans plus tôt, et n'obéit pas au même principe de contextualisation des données : la répartition collective du travail de terrain dans le village de Minot, objet de l'enquête⁸ lui permet de centrer son investigation sur un domaine, celui de l'univers symbolique des femmes. Attentive à la langue, « premier élément d'étrangeté » (p. 11) lors de son arrivée sur le terrain, explique-t-elle, dans un bref avant-propos méthodologique, elle sera dès lors rétive à toute « application d'une grille extérieure », lui préférant « une lente remontée mot à mot au cœur de ce qui est une pensée » (p. 15). Les paroles des femmes, les observations de l'ethnologue et ses interprétations à la lumière de sources littéraires ou folkloristes s'entremêlent dès lors étroitement dans un texte où l'analyse structurale des données s'impose insensiblement et par petites touches au fil de leur présentation. Mais à aucun moment (si ce n'est dans l'avant-propos) l'auteur n'apparaît comme personnage, non plus que ses interlocutrices : sous les traits de la laveuse, de la couturière et de la cuisinière, ce sont des rôles qui sont mis en scène⁹.
- 6 Tout autre est le parti adopté par P. Descola dans son ouvrage récent sur l'Amazonie. L'auteur, sa compagne et ses interlocuteurs y apparaissent comme des personnages dont le lecteur doit mémoriser les noms s'il veut suivre le fil du récit : Wajari et Mukuimp, les amis proches, mais aussi Tsukanka, Washikta et tant d'autres (l'index en recense près de 130). La technique romanesque est ici mise au service d'ambitions scientifiques. La description des personnages et les récits qui leur sont liés permet d'introduire et de faciliter la compréhension de notions plus abstraites, développées çà et là, au détour d'un chapitre. Ainsi la notion d'*arutam* (force vitale) s'enrichit de ce que l'on sait de Tsukanka et de Naanch qui en sont fortement dotés (p. 332), et de Tseremp, qui ne l'est guère. De la même façon, les deux ethnologues sont présents à chaque chapitre, non pour attirer le lecteur dans le récit d'aventures cocasses, mais parce que l'interprétation des phénomènes culturels est soumise à « l'écart ressenti entre notre propre façon de vivre (...) et ce que nous parvenons à en appréhender chez autrui » (p. 439). Ce sont dès lors les variations de cet écart, l'histoire d'un déniaisement (l'auteur utilise ce terme p. 330) qui se mue en lassitude, qui constitue l'une des trames principales du livre¹⁰. Il rejoint par là les « plans conventionnels » des anciennes monographies (p. 438) sous-tendus par un principe méthodologique que l'on trouve par exemple clairement énoncé dans l'ouvrage de R. Cresswell (p. 17) : il convient de passer progressivement de l'observation des phénomènes les plus tangibles (ce que l'on commence par voir à l'arrivée) à celle des plus intangibles (ce que l'on finit par comprendre au départ).

Individus et structures

- 7 En dépit de modes d'écriture et d'orientations théoriques différentes, les monographies de R. Cresswell et de P. Descola n'en présentent pas moins des similitudes, tant dans leur construction que dans leur présentation minutieuse des faits qu'elles rapportent et des individus qu'elles font apparaître. La foi objectiviste de l'un (R. Cresswell : « je confesse une croyance dans l'objectivité possible, sinon toujours réalisable, du travail ethnologique » p. 8) n'est au fond pas très éloignée des positions de l'autre, pour qui l'intégration de la dimension subjective de l'enquête n'est que la meilleure façon d'assurer aux propos de l'ethnologue une portée plus vaste (P. Descola, p. 439). Tous deux sont conscients de l'arbitraire du découpage que leur présentation opère dans les réalités observées, même si l'un y voit surtout l'œuvre de facteurs subjectifs (des « remémorations opportunes » p. 437), et l'autre l'effet d'une « doctrine » (p. 158). Mais cette réorganisation des faits constitue la condition pour les faire parler d'eux-mêmes¹¹. Les plans qui en résultent traduisent dès lors des progressions analogues : paysage et population (ch. 4), économie (ch. 5 et 6), organisation sociale (ch. 7), concepts, signes et symboles (ch. 8) dans la monographie irlandaise ; modes de vie (1^{re} partie intitulée : « apprivoiser la forêt »), organisation sociale (2^e partie : « Histoires d'affinités »), religion (3^e partie : « Visions »)¹² dans la monographie Jivaro. Les faits, toutefois, parlent plus ou moins selon l'intérêt que l'observateur leur porte. Si les trois parties, qui chacune se subdivisent en chapitres courts, s'équilibrent chez Descola qui obéit à un impératif de construction littéraire, ce n'est pas le cas chez Cresswell, dont l'œil est plus attiré par l'organisation de l'habitat et les techniques de construction des maisons (p. 211-254) que par le comportement corporel (209-210), par les pratiques agricoles (le chapitre 5 compte 90 p.) que par les pratiques religieuses (4 p.). Ce sont précisément ces trous, que l'élaboration de l'écriture tend à masquer, qui créent des reliefs et des zones d'ombre, et suscitent les questions du lecteur¹³, montrant, s'il en était besoin, que les modes d'écriture traditionnels ne sont pas forcément les plus « autoritaires ».
- 8 C'est par le recours au style direct que P. Descola met en scène ses personnages et qu'on les entend parler. Obéissant aux règles de la tragédie classique – unité de temps, d'action et de lieu – chaque chapitre s'ouvre et se clôt par le récit d'une journée ou d'un moment particulier de la journée (le rituel du lever, la construction de la maison de Titiar, la visite de Taïsh à Tarir, son ami cérémoniel, etc.). La narration inclut des dialogues, entre l'auteur et ses interlocuteurs, ou entre certains des interlocuteurs de l'auteur (comme le grand dialogue cérémoniel de visite, rapporté par l'auteur au ch. 11). Descola fait en réalité alterner style direct et style indirect, faisant intervenir pour la compréhension du lecteur des descriptions synthétiques (qui se rapportent aux Achuar en général et non plus seulement à tel ou tel d'entre eux) ; descriptions qui servent à leur tour de support à des interprétations plus générales, sur le pouvoir politique ou la guerre, le chamanisme ou la notion d'individu. Ce procédé n'a pas seulement pour effet de rendre le texte plus vivant et de faire partager au lecteur le « vécu » des ethnologues. Il obéit surtout à un principe méthodologique : « j'ai pris soin, écrit Descola, de ne dériver vers des propositions générales qu'après l'exposé des cas qui avaient fourni la matière de ma réflexion » (p. 437). Plusieurs fils s'entrecroisent en réalité, dans le texte, lui imprimant chacun sa propre scansion. Si l'ordre latent de présentation des données se superpose au rythme plus rapide de la narration qui confère à chaque chapitre sa cohérence interne, l'attention du

lecteur est périodiquement sollicitée par des énigmes dont les rebondissements jalonnent le texte comme autant de pierres d'attente avant que l'auteur ne livre leur solution. Les unes sont proprement policières (qui a tué Ikiam ? Question p. 78, réponse p. 274) ; mais la plupart ouvrent la voie à des détours comparatistes ou philosophiques (pourquoi les Achuars ne réduisent-ils pas les têtes de leurs ennemis comme leurs voisins Suars ?) Enfin l'on assiste, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, à une lente progression de l'intensité dramatique du récit : l'aménité le cède à la violence ; une violence soulignée par le ton de constatation froide de l'ethnologue (« Pakunt est "parti sur le chemin" car il vient de tuer un homme » p. 329). Le récit s'achève quand la guerre commence.

- 9 Héritage du fonctionnalisme et de son aversion pour l'événement ? Comme dans la plupart des monographies de village de cette époque, l'ambition d'*Une communauté rurale de l'Irlande* est de décrire et non de raconter. R. Cresswell cite rarement ses interlocuteurs et n'a le plus souvent recours qu'au style indirect. Les quelques exemples qu'il évoque çà et là, dans le cours de son texte ou les rares propos cités entre guillemets de ses interlocuteurs servent d'illustration plus que de fondement à des propositions générales. L'auteur circonscrit rigoureusement ces généralités, mu par un souci de contextualisation systématique¹⁴, mais il s'agit moins pour lui de faire apparaître des individus que des entités et des pratiques collectives : les gens de Doorus et ceux de Kinvarra, les bourgeois et les paysans, ou, à partir de l'étude des fermes de Finn et de Brian, l'agriculture traditionnelle et l'agriculture moderne. L'absence volontaire d'intégration des descriptions dans une argumentation susceptible de leur conférer un sens, rend paradoxalement difficile l'interprétation des données – et donc leur utilisation par le lecteur qui sans cesse se demande si ce qu'il serait tenté d'y voir correspond réellement à ce que le chercheur a observé et tente de transmettre. Il est cependant un autre procédé que le texte pour faire voir tant les activités du chercheur sur le terrain que celles de ses interlocuteurs : celui des tableaux cartes et figures qui occupent environ ici le tiers de la monographie et permettent de restituer, avec une précision d'orfèvre, l'ensemble des données recueillies. On peut par exemple, à travers un tableau de 26 pages, suivre heure par heure l'emploi du temps d'un ménage, ses allées et venues dans la ferme et dans le village, ses fréquentations, etc. (p. 314), dans un autre, observer la fréquence des relations d'entraide entre voisins et parents (p. 270), ou encore reconstituer la chronologie des travaux dans chaque ferme (p. 370). L'ethnologue ne se borne pas à « être là », sur le terrain ou dans son texte ; on l'imagine plutôt arpenter champs et maisons, prenant des cotes et des notes, pesant, mesurant, comptant, triant et classant sans relâche. C'est la rigueur et l'aspect systématique de la collecte des données, l'inévitable monotonie qu'elle engendre que fait apparaître l'ouvrage ainsi que ce travail d'écriture intermédiaire que constitue la mise en forme des matériaux à travers schémas, cartes, fiches et tableaux.
- 10 S'il s'attache également à l'étude d'une communauté rurale, l'ouvrage d'Y. Verdier tranche avec le précédent au point qu'il semble difficile de les regrouper en un même genre. Derrière l'apparent découpage du livre à partir de catégories descriptives (Physiologie, la femme qui aide, la couturière, etc.), l'auteur pose méthodiquement les pièces de ce vaste puzzle que constitue la coutume. « Expression d'une collectivité fortement territorialisée » (p. 81), la coutume prend appui sur les caractéristiques physiologiques des femmes qu'elle inscrit dans un ordre culturel (1^{er} chapitre) dont certains personnages apparaissent comme les garants, de par le rôle qu'ils jouent aux moments clés du cycle de vie. Tels sont la laveuse, la couturière et la cuisinière, qui donnent lieu aux trois chapitres majeurs de l'ouvrage. A la spécificité de chaque coutume

locale, répondent des jeux inconscients d'association et d'opposition (entre les femmes, la cuisson, la fermentation, le rôle social qui leur est dévolu, etc.) qui ont, eux, une portée plus générale. C'est au moyen d'une technique d'écriture particulière, articulant plusieurs « voix » que le lecteur passe dès lors progressivement, à l'intérieur de chaque chapitre, de l'exposé des faits à leur interprétation. L'interprétation porte ici sur des mots (les « façons de dire ») tout autant que sur ce qu'ils désignent (les « façons de faire »). Ce sont alors les « voix » des femmes de Minot qui ouvrent le chapitre. L'auteur tout d'abord y passe presque inaperçue, n'intervenant que par de courtes interprétations destinées à relier entre eux les fragments de récit de ses interlocutrices, qui ne se bornent pas à illustrer une description (de la mise à mort du cochon ou des activités de la laveuse), mais la constituent en grande partie¹⁵. Les faits locaux étant ainsi campés, c'est progressivement que l'auteur s'en distancie – tout en y revenant régulièrement – pour faire apparaître les fils invisibles qui les relient, par delà la conscience qu'en ont ses interlocutrices. Les « voix », cependant, restent anonymes : le langage importe davantage ici que les locuteurs ; à moins que l'auteur ne s'interroge sur le degré d'adéquation entre comportements individuels et rôles sociaux. Emergent alors, çà et là dans le texte des voix bien individualisées, celles de la Marcelline ou de « La Delarche » par exemple, qui finissent toutefois par se fondre dans un ensemble indifférencié¹⁶. Les propos des interlocutrices sont bien entendus intégrés dans une argumentation d'ensemble qui commande leur ordre d'apparition dans le texte, les amenant, par exemple, à se faire écho pour mettre en valeur les relations entre les éléments naturels (l'eau, la naissance, la mort) et leur traduction culturelle (la lessive, les rituels accomplis par la femme qui aide) et faire ressortir ainsi les déterminants du destin. Le souci d'exactitude dans la restitution des données dont témoigne ici le travail d'Y. Verdier ne fait pas donc pas pour autant de celles-ci un matériau brut que le lecteur peut réutiliser à sa guise. C'est un montage qui lui est livré – libre à lui de l'accepter ou d'en tirer de nouvelles interprétations. Mais, on l'a vu, cette réutilisation n'est pas forcément plus aisée en l'absence manifeste de montage, là où l'écriture dissocie la présentation des données de leur analyse.

- 11 On se gardera toutefois de conclure à une quelconque prééminence du montage sur les matériaux à monter, moins encore à une évolution contemporaine de la monographie vers de nouveaux standards consacrant la « belle » écriture. La diversité des formes d'écriture évoquée à partir des trois exemples peut obéir à de multiples considérations, esthétiques notamment. Elle renvoie aussi, on l'a vu, à la diversité des angles d'approches, des partis pris méthodologiques, des sociétés et des objets étudiés. Quelles inflexions, quelles contraintes ces derniers imposent-ils à l'auteur ? Peut-on présenter et interpréter une technique comme on présente un discours ou une pratique religieuse ? Y a-t-il un style d'écriture convenant mieux aux Jivaro qu'aux Irlandais ? Autant de questions qui restent ouvertes.

BIBLIOGRAPHIE

- BROMBERGER C., 1987. « Du grand au petit. Variation des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », in CHIVA I. & JEGGLE U., *Ethnologies en miroir*. Paris, MSH.
- CLIFFORD J., 1983. « De l'autorité en ethnographie », *L'ethnographie*, : 87-118.
- CRESSWELL R., 1969. *Une communauté rurale de l'Irlande*. Paris, Institut d'ethnologie.
- DESCOLA P., 1993. *Les lances du crépuscule. Relations Jivaro, Haute-Amazone*. Paris, Plon.
- GEERTZ C., 1996. *Ici et là bas. L'anthropologue comme auteur*. Paris, Métailié.
- HASTRUP K., 1993. « The native voice and the anthropological vision », *Social Anthropology*, 1-2 : 173-186.
- JOLAS T, PINGAUD M. C., ZONABEND F. & Verdier Y., 1990. *Une campagne voisine*. Paris, MSH.
- KILANI M., 1994. *L'invention de l'autre. Essai sur le discours anthropologique*. Lausanne, Payot.
- LAPLANTINE F., 1996. *La description ethnographique*. Paris, Nathan.
- VERDIER Y., 1979. *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris, Gallimard.
- VERDIER Y., 1995. *Coutume et destin, Thomas Hardy et autres essais*. Paris, Gallimard.
- YMONET M., BENSA A., 1997. *Lire les sciences sociales*, vol. 2 : 331-340 & 341-351. Paris, Belin.
- ZONABEND F., 1995. « Du texte au prétexte : la monographie dans le domaine européen », *Etudes Rurales*, 97-98, n° spécial sur l'écriture ethnographique : 33-39.

NOTES

*. Ces notes font suite à un séminaire de maîtrise tenu en 1998 à l'université Paris VIII sur l'écriture ethnographique.

1. Je remercie M. C. Pingaud à qui je dois nombre de références bibliographiques.
2. Pour une discussion critique sur les thèses post-modernes et les remises en cause du savoir anthropologique qu'elles manifestent, cf. K. Hastrup (1993).
3. Pour une critique de la monographie et de ses standards, voir la première partie de l'ouvrage de M. Kilani (1994).
4. J'ai tenté d'éviter ici l'évocation de classiques tels Malinowski, Evans-Pritchard ou Lévi-Strauss, qui ont déjà donné lieu à une abondante littérature. Le choix de ces trois ouvrages comporte certes une part d'arbitraire mais, outre qu'ils ont chacun fait date en France, ils m'ont semblé une bonne illustration de la diversité des écritures de la monographie ainsi que de leurs évolutions récentes.
5. Pour reprendre les termes de C. Geertz, *op. cit.* : 37.
6. L'expression est de F. Laplantine (1996 : 8).
7. F. Laplantine, *op.cit.* : 35.

8. Pour une bibliographie complète des travaux sur Minot, cf. T. Jolas, M. C. Pingaud, F. Zonabend et Y. Verdier (1990).
 9. L'auteur évoque les personnages qui les ont investi (la mère Michel ou « La Delarche » pour la cuisinière), pour montrer « à quel point s'accordent, se fondent au rôle, qualités individuelles et qualités sociales » (p. 284).
 10. L'organisation de l'ouvrage et son écriture ont été notamment évoquées par M. Ymonet et A. Bensa, dans les présentations qu'ils en ont faites au séminaire de G. Mauger et L. Pinto (1997).
 11. « Dans la rédaction, un effort fut fait pour tenir un équilibre scientifiquement équitable entre l'organisation des matériaux par eux-mêmes et l'organisation dans des catégories a priori » (R. Cresswell : 19). « La composition littéraire réorganise le réel pour le rendre mieux accessible (...), elle ne modifie pas la substance des faits » (P. Descola : 438).
 12. On notera les différences de formulation, l'énoncé des parties renvoie pour le premier, à des domaines d'investigation reconnus qui ne sont pas directement identifiables chez le second.
 13. Ce qui est sans doute aussi un effet du temps : *Une communauté rurale de l'Irlande* a été publié, ne l'oublions pas, en 1969.
 14. Du moins dans la seconde partie de l'ouvrage, qui concerne exclusivement la paroisse de Kinvarra.
 15. Par exemple, à propos de l'apprentissage culinaire des filles : « ma mère me disait : "il s'agit que, quand tu seras chez toi, tu aies du lard et du sain (saindoux) et tu te débrouilleras toute seule, tu t'apprendras ; moi, on m'a jamais montré". Elle, quand il a fallu qu'elle se mette à faire manger, eh bien elle s'a appris toute seule ». La conséquence de cette inexpérience, c'est la scène suivante : « je me suis mariée à vingt-deux ans, j'ai pleuré le premier soir parce que je ne savais pas faire la cuisine ». Cuisiner est un art que l'on doit découvrir toute seule en même temps que l'acte sexuel... (p. 58).
 16. Ce parti pris d'anonymat semble moins imposé ici par un style d'écriture que par une conception particulière des rapports entre coutume et destin. Cf. Y. Verdier (1995).
-

RÉSUMÉS

La monographie est un genre d'écriture et de restitution des données de terrain qui demeure un modèle de référence pour les travaux d'ethnologie. L'écriture monographique, cependant, est traversée par des variations importantes qui, au-delà d'ambitions esthétiques, témoignent de choix méthodologiques et théoriques opérés par les auteurs. L'étude de trois exemples contrastés permet de les expliciter et de soulever quelques questions fondamentales.

The monograph is a genre of writing and of reconstruction of field data which remains a reference model for ethnological work. Running through monographic writing, however, are significant variations which, beyond any aesthetic ambitions, indicate methodological and theoretical choices made by the author. By examining three contrasting examples, one is able to expound these choices and to raise a few fundamental questions.

AUTEUR

TIPHAINE BARTHELEMY

Université Paris VIII